



François Pittet.

ment qu'une aussi belle intelligence se soit ainsi rapidement et prématurément éteinte. Par la soudaineté de sa disparition, nous avons une nouvelle preuve de la fragilité de notre existence et de la brièveté de la vie, comme pour vérifier la parole profonde des livres saints : *L'homme passe ainsi que la fleur qui, épanouie le matin, le soir est flétrie et foulée aux pieds.*

A l'ami qui n'est plus, notre suprême et meilleur souhait s'adresse, en finissant, au nom de tous :

Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel et que la lumière céleste luise à ses yeux. X.

François Pittet

Le jour de Pâques 1903, alors que chaque Vaudois se préparait à fêter joyeusement le centenaire du 14 avril et que jusque dans les derniers hameaux, toutes les maisons se pavoisaient de guirlandes et de drapeaux, un triste événement venait jeter un voile de deuil parmi les préparatifs de fête, et changer en tristesse, la gaieté de beaucoup... François Pittet venait de mourir subitement.

Parti de chez lui pour employer cette belle journée de Pâques à l'une de ces petites excursions qu'il affectionnait, il s'éteignait brusquement, succombant à une maladie dont il ressentait les atteintes depuis quelques années déjà et qui fut encore aggravée par un accident qui contribua beaucoup à ébranler sa santé.

François Pittet était le fils cadet de M. Jacques Pittet, le chef d'un établissement d'horticulture, fondé en 1798 par le grand-père de François Pittet, M. Thomas Pittet.

Né en 1837, François Pittet fréquenta les écoles primaires de Lausanne pendant deux ou trois ans. Son père ayant été se fixer à Thoune pendant trois ans, il y suivit pendant ce temps les écoles de cette ville

et y acquit la connaissance de l'allemand, qui devait lui être si utile plus tard dans ses nombreuses relations avec les grands établissements horticoles de la Suisse allemande et de l'étranger.

Rentré à Lausanne, F. Pittet y termina ses classes et tout naturellement, se voua à l'horticulture en faisant sous la direction ferme et intelligente de son père un apprentissage excellent.

A l'âge de 21 ans, désireux d'étendre le cercle de ses connaissances, et de voir de nouveaux procédés de culture, le jeune François allait partir à l'étranger pour compléter ses connaissances horticoles, lorsque la mort de son père vint bouleverser ses projets et l'obligea à reprendre l'établissement paternel. Il s'associa avec un de ses frères avec lequel il resta jusqu'en 1867, puis il continua seul à diriger cet établissement bien connu de tous les vieux Lausannois. Situé sur le versant de la vallée du Flon, à proximité du Grand Pont, on aimait à admirer du haut de celui-ci les belles cultures et la jolie décoration florale de ses jardins. Chassé de cet endroit privilégié par le voûtage du Flon et le remblaiement de la vallée, il transféra, en 1876, ses cultures en Martheray, où il créa l'établissement actuel. Grâce à un travail acharné, joint à une grande habileté commerciale et horticole, l'établissement ne tarda pas à prospérer et fut successivement agrandi par de nombreux terrains de culture dans la banlieue de Lausanne

N'oublions pas de rappeler la mémoire de sa vaillante épouse, madame Marie Pittet née Lavanchy qui dès 1860, année de leur mariage, l'a secondé de toutes les manières. Elle a partagé ses joies et ses peines ; elle a dignement élevé une nombreuse famille et fut pour son mari la meilleure amie et le plus sûr soutien.

Sa mort l'a cruellement affectée, et quelques semaines plus tard elle rejoignait dans la tombe celui aux côtés duquel elle a accompli sans jamais faiblir ses devoirs d'épouse et de mère de famille.

C'est ainsi qu'après une vie remplie par le travail, quand il commençait à entrevoir le moment où il pourrait se reposer, F. Pittet a été subitement enlevé à l'affection de sa famille et à l'estime de ses collègues.

Une foule immense d'amis accompagnait son cercueil, qui disparaissait sous les fleurs, au champ du repos à travers les rues encore pavoisées de la ville dont la brillante parure contrastait vivement avec la tristesse de chacun.

Les derniers adieux qui lui ont été adressés par les représentants des sociétés d'horticulture de Vaud et Genève et celui de la Murithienne ont fait ressortir quelle perte nous subissons et ont dû dire à la famille en deuil les sentiments de sympathie et de regrets qui agitaient nos cœurs.

Essayons de retracer brièvement le caractère de cet homme de bien et le rôle qu'il joua dans la vie publique ainsi qu'au sein des sociétés auxquelles il s'est dévoué.

Chargé d'une lourde responsabilité, de la direction d'un important établissement horticole à l'âge de 21 ans seulement, F. Pittet se trouva dès le début aux prises avec les difficultés de la vie matérielle. Une grande capacité de travail, une énergie indomptable, le sens inné du commerce, furent son principal apport, qualités qui, jointes à de réels talents de naturaliste et d'observateur, ainsi qu'à une grande droiture et une probité commerciale scrupuleuse, firent prospérer l'établissement et en assurèrent le succès.

En dehors des affaires on découvrait en lui un autre homme. Autant le commerçant était prudent et réservé, autant l'ami, le collègue était gai. Sous sa moustache grise se révélait un caractère resté jeune en

compagnie duquel les heures passaient vite. Anecdotes, souvenirs de jeunesse ou de voyage abondaient, mais le sujet de conversation préféré entre tous, était les plantes.

F. Pittet aimait sa profession, elle l'a rendu heureux parce qu'elle satisfaisait à l'un de ses goûts les plus prononcés, la botanique. Il aimait les plantes pour elles-mêmes et n'y voyait pas seulement un objet de commerce.

Il serait vivement à désirer que ce goût fût généralement répandu parmi les horticulteurs, pour leur satisfaction intime d'abord, qui attache à la profession, et pour la diffusion des connaissances botaniques et horticoles dans le sein des collègues et du public ensuite.

Quand on parlait de plantes, sa figure s'illuminait; il montrait alors une mémoire et des connaissances étonnantes; le temps semblait trop court et l'heure du repas ou du repos s'oubliait souvent. Parlait-on de telle ou telle soi-disant nouveauté, il répondait: Mais, nous la cultivions, ou bien, elle se trouvait dans telle propriété vers 1850!

Il est bien regrettable que personne n'ait songé à dresser la liste des plantes qui ont disparu de nos cultures depuis un demi-siècle. F. Pittet eût été un des mieux qualifiés pour le faire.

Le botaniste se révélait en lui par le soin qu'il apportait à la détermination de ses plantes. Il avait réuni une bibliothèque horticole assez importante et y recourait dans tous les cas douteux. Quand le grand dictionnaire Nicholson qu'il appréciait beaucoup ne suffisait pas, il venait au Musée botanique de Lausanne, il consultait les auteurs et l'herbier, il ne parlait qu'une fois qu'il était sûr de sa détermination. On ne le convainquait pas facilement. Il avait une indépendance de jugement très grande et comme saint Thomas, il voulait voir avant de croire.

Vis-à-vis de ses amis, il fut l'homme le plus généreux. Nombreux sont ses collègues qui ont eu recours à lui pour la détermination d'une plante inconnue ou pour un renseignement quelconque et c'était toujours avec empressement et précision que le renseignement était donné.

Le musée et le laboratoire de botanique de l'Université de Lausanne lui doivent une reconnaissance toute particulière pour la générosité avec laquelle il a mis durant de longues années ses serres et cultures à la disposition du professeur de botanique. Dès qu'une nouveauté fleurissait, il l'envoyait au musée qui de cette façon s'est enrichi de nombreuses plantes et d'objets de démonstration. Les rapports du musée en font foi.

L'amour de F. Pittet pour les plantes le mit rapidement en relation avec les principaux botanistes de la Suisse romande. Il connut toute la pléiade des botanistes vaudois de la deuxième moitié du siècle dernier et eut des relations particulièrement fréquentes avec l'illustre auteur de la « Flora orientalis », M. E. Boissier.

Le célèbre jardin de Valère n'eut bientôt plus de secrets pour lui et un des premiers après Boissier il établit une rocaille où il cultivait les plantes alpines rares de toutes les parties du monde. Lorsque les plantes M. de Büren furent transférées du château de Vauxmarcus à Lausanne, il réussit à sauver une grande partie de cette superbe collection pour laquelle aucun emplacement suffisant n'avait été prévu à Lausanne.

C'est à ces moments-là surtout que l'horticulteur et le botaniste entraient en conflit et c'était pour lui un fréquent sujet de regrets que d'être forcé, par le manque de place ou les exigences des cultures, de limiter ses collections aux espèces ayant une valeur commerciale ou décorative. Il avait réuni de superbes collec-

tions de quelques-unes de ses plantes favorites, plantes bulbeuses, vivaces, aquatiques, fougères et tout particulièrement plantes alpines. Celles-ci surtout étaient des amies auxquelles il rendait souvent visite sur place, faisant de longues excursions pour revoir quelque plante rare, non pour détruire la station à son profit, il les respectait trop pour cela, mais pour récolter quelques graines. C'était un vrai protecteur de la flore indigène, il cherchait souvent à repeupler les stations naturelles des plantes rares qui disparaissaient et s'indignait des razzias opérées par les marchands de plantes ou par des botanistes peu scrupuleux qui appauvrissent la flore du pays et qu'il détestait cordialement.

Cet amour pour la flore de notre pays, il le reportait sur le pays entier, c'était un vrai patriote, il était heureux quand il voyait se créer ou se développer chez nous de nouvelles cultures, permettant de s'affranchir d'un nouveau tribut payé à l'étranger. Ce sentiment, on en trouvait encore l'expression dans ses conversations. Chacun se rappelle encore la charmante causerie dans laquelle il raconta son voyage en Afrique, lors d'une des assemblées de la Société d'Horticulture du canton de Vaud. Après avoir décrit la majesté de la mer et la splendeur de la végétation tropicale, il concluait en ces mots : « Ces forêts de palmiers, de bananiers, toutes ces plantes des pays chauds, l'infini de la mer, pourquoi nous semblent-ils si beaux ? C'est parce qu'ils sont nouveaux pour nous, mais regardons chez nous, nos fleurs des Alpes, nos forêts de hêtres, nos superbes conifères ne peuvent-elles pas rivaliser en beauté avec les plantes des pays chauds, et cette sensation qui nous saisit en face de la vaste mer, ne l'éprouvons-nous pas aussi sur la cime de nos Alpes ? Apprenons à apprécier ce que nous possédons chez nous. »

Si nous en venons au rôle que François Pittet a joué dans la Société vaudoise d'horticulture, nous pou-

vons dire que bien peu y ont gravé comme lui l'empreinte de leur passage. Entré dans la Société depuis peu, il était appelé, dès 1863, à faire partie du Comité en qualité de secrétaire et à partir de ce moment, nous le voyons prendre une part toujours plus active à la vie de la Société, soit comme membre du Comité, auquel il fut fréquemment délégué, soit comme membre de nombreuses commissions dans lesquelles il donnait de nombreuses preuves de son esprit pratique et clairvoyant. Quelque temps avant sa mort, il acceptait encore les fonctions de membre de la commission de construction de l'Exposition projetée pour l'automne 1903. Dans les assemblées-expositions, il avait presque toujours quelque lot de plantes rares ou curieuses à présenter et enfin dans les grandes expositions, ses nombreux apports contribuaient toujours pour leur bonne part à la réussite de celle-ci; les médailles remportées dans ces occasions sont innombrables; encore en 1896, à l'exposition nationale, à Genève, il remportait deux prix d'honneur spéciaux pour ses plantes bulbeuses et ses plantes de serre, cinq médailles d'or et de nombreuses médailles d'argent. Un des grands attraits de ses apports, en dehors de leurs mérites intrinsèques, était leur étiquetage toujours si correct et minutieux.

Nommé président de la Société en 1892, alors que celle-ci traversait une période critique, il prit le gouvernement d'une main ferme et, grâce à sa prudence et à sa grande entente des affaires, il mena heureusement la barque au port. Il resta deux ans à la présidence, après lesquels il rentra dans le rang.

En récompense des nombreux services rendus à la Société et à l'horticulture en général, il fut nommé, en 1896, membre d'honneur de la Société.

Ces mérites furent reconnus par les sociétés horticoles sœurs de la Suisse romande qui lui consacrèrent des articles élogieux.

Il nous reste à parler de F. Pittet comme *Muri-thien*.

On peut affirmer hardiment que la Société Murithienne fut parmi toutes, celle qui tint le plus de place dans le cœur du défunt.

C'est avec un plaisir toujours nouveau qu'il voyait, chaque année, revenir l'époque de nos assemblées et courses annuelles qu'il fréquenta assidûment. Il combattait parmi nous de nombreux amis, partageant les mêmes goûts et la même passion pour les plantes. Sa joie débordait et se communiquait facilement à son entourage. Il était devenu un élément de succès pour nos assemblées qu'il a charmées bien souvent par des communications où l'on retrouvait son grand talent d'observateur et ses connaissances étendues. La saveur de ses exposés était singulièrement rehaussée par la tournure un tantinet malicieuse de son esprit. Qui ne se rappelle la bonhomie avec laquelle il combattait une proposition qui ne lui agréait pas.

Rappelons la part qu'il prit à notre réunion de Grimentz, son intéressante conférence sur le *Vallisneria spiralis* et enfin la cordialité et l'amitié qui naissait spontanément autour de lui.

Vis-à-vis de ses amis murithiens il était d'un dévouement et d'une complaisance sans bornes. Qu'il nous soit permis de mentionner le fait suivant : Huit jours avant sa mort, notre cher collègue M. le professeur Wolf annonçait son arrivée à Lausanne pour y visiter les jardins publics. C'était l'époque à laquelle les horticulteurs sont le plus pressés. Pour un Murithien, F. Pittet laissa ses travaux, trop heureux d'obliger un collègue !

Cela devait être la dernière fois malheureusement.

La réunion de Binn le préoccupait déjà et il préparait un travail sur des essais d'acclimatation de conifères à Zermatt. Ses notes ont été retrouvées et nous espérons que l'un de ses fils, Murithiens fervents com-

me le père, voudra bien les mettre au net et nous faire bénéficier de la dernière preuve d'affection que le défunt voulait nous donner.

Qu'il repose en paix ; nous conserverons tous un souvenir reconnaissant et ému de cet homme de bien.

Alphonse Beck

Monsieur le Dr Alphonse Beck de Monthey est mort le 6 novembre 1902.

Il a été accompagné à sa dernière demeure par un concours immense de population. Le recueillement et l'émotion des assistants disaient assez avec quel sentiment de profonde tristesse ils voyaient disparaître cet homme de bien.

Aussi, le chant d'adieu exécuté sur la tombe de cet ami et bienfaiteur du pauvre fit-il couler bien des larmes.

Le Dr Beck était un respectable vétéran : il avait vu le jour le 9 octobre 1822.

Après avoir fait des études littéraires au collège de la royale Abbaye de St.-Maurice dont il fut un élève distingué, il partait pour Naples, le 23 décembre 1839, y rejoindre son père qui était chirurgien major dans un régiment suisse au service de sa Majesté le roi des Deux-Siciles.

Fils d'un médecin de talent, il s'adonna lui-même, bien jeune encore, à l'étude de la médecine.

Son ardeur au travail fut telle qu'à 22 ans il recevait de la Faculté de Naples le brevet de chirurgien. Deux ans plus tard, grâce à de brillants examens, il était Dr en médecine.

A la même époque, un important travail d'anatomie comparée, couronné par une société savante, procurait à notre jeune compatriote l'insigne honneur d'être admis dans la Société scientifique d'Italie.